Titre : **LES MOBILES DU LOT** **70e REGIMENT** **1870-1871**	Référence : **ANCESTRAMIL** **1870 – La Commune**
Auteur : **GENERAL AMBERT**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **Extrait de :** GAULOIS ET GERMAINS RECITS MILITAIRES 3e Editions LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL 4 rue de Madame et rue de Rennes 59	Transcripteur : **MFR** Date : **2011**

Ancestramil

CHAPITRE IV

II

Patrie du roi de Naples **Joachim MURAT,** du maréchal **BESSIERES duc d'ISTRIE** et d'un grand nombre de généraux, le département du Lot est habité par une race quelque peu rude, mais d'une intelligence vive et d'une bravoure proverbiale.

D'après la loi sur la garde mobile ce département devait fournir deux bataillons ; les 8 et 9 septembre 1870, ils arrivaient à Cahors, pendant qu'un troisième se formait rapidement.

L'armement, fort mauvais, se composait de vieux fusils à percussion, mis en réforme depuis longtemps. Les sous-officiers seuls reçurent des effets d'habillement. Le tiers des officiers avaient servi dans l'armée, mais ne suffisaient pas à l'instruction des compagnies, fortes de 174 hommes chacune. Dès le 23 septembre les deux bataillons eurent l'ordre de se rendre près de l'ennemi.

Celui-ci était aux environs d'Orléans et la terreur régnait dans la ville. Des paniques s'emparaient des habitants lorsque le cri : *les Prussiens* ! se faisait entendre. Nos mobiles, mal armés, sans uniformes, sans discipline, ne sachant même pas manier leurs fusils, ne pouvaient être d'aucun secours immédiat. Les deux bataillons furent dirigés sur Blois ; à peine étaient-ils arrivés qu'ils reprirent le chemin d'Orléans où ils formèrent alors le 70e régiment. Envoyé à Jargeau puis à Sully, ce régiment de mobiles y fut reçu à bras ouverts par les habitants. Ils se disputaient les soldats, chacun voulait en avoir sous son toit et à sa table. Le maire de Sully qui n'avait pu en donner à tout le monde eut à entendre exprimer plus d'un sympathique regret.

Le général **MARTIN des PALLIERES** envoya le 70e à Nevers pour y compléter son équipement. Tantôt mal reçus, les mobiles du Lot ont conservé d'excellents souvenirs du Nivernais. A Cosne la population apporta des vivres en abondance. La réception fut aussi très cordiale à La Charité et cette fois sous la présidence d'une gracieuse et charmante jeune fille. De Nevers il leur fallut aller à Fourchambault où les habitants leur prodiguèrent de véritables tendresses. « Le mobile était l'hôte de la famille, il avait sa place à la table et au foyer et remplaçait en quelque sorte le fils absent. En effet, donner à leurs compagnons d'armes, c'était pour eux donner à leurs propres enfants qui, sans doute, recevaient ailleurs la même hospitalité. »

Sous la vigoureuse impulsion du chef de bataillon en retraite **ESPORTELLE**, nommé lieutenant-colonel du 70e, l'instruction faisait des progrès rapides et les mobiles se transformaient en véritables soldats. Désormais on pouvait les montrer à l'ennemi.
L'occasion se présenta bientôt. En attendant, les mobiles du Lot prirent l'uniforme : un képi, une blouse-vareuse en molleton, un pantalon de drap grossier et peu solide et un burnous-capote surnommé « Criméenne » ; chaque mobile avait, en outre, une couverture de laine, un tricot de coton et une ceinture de flanelle. Après quelques jours de marche, les chaussures étaient hors de service. Les bataillons furent armés de chassepots.

Le 24 novembre, le 70e, sous les ordres du commandant **FOUILHADE**, se trouvait aux environs de Brou[(1)]. Quelques compagnies eurent l'ordre de battre le bois pour s'assurer qu'il n'était pas occupé par l'ennemi. Voici le récit d'un capitaine :
« Nous nous engageâmes en avant et parvînmes bientôt à l'extrémité opposée, car il était de petite étendue ; devant nous se trouvait un champ assez vaste, et plus loin de grands bois. L'ennemi annoncé était sans doute là-dedans et ne pouvait tarder à paraître ; nous nous mîmes en mesure de bien le recevoir : la moitié de la compagnie se déploya en tirailleurs sur la lisière, se dissimulant derrière les arbres et les buissons ; l'autre moitié se plaça en réserve à cent mètres en arrière.

(1) Département d'Eure-et-Loir, arrondissement de Châteaudun.

« Bientôt nous distinguâmes vaguement le fourmillement d'une troupe en marche, et le mouvement des branches sur tout le front du bois indiquait clairement que nous allions avoir affaire à des forces considérables, qui s'avançaient rapidement sur nous. Il n'y avait pas à s'y tromper, évidemment c'étaient les Prussiens.
« A ce moment solennel, un frisson nous passa des pieds à la tête, et plusieurs d'entre nous sentirent leur visage inondé d'une sueur qui n'était produite ni par un excès de chaleur, ni par un excès d'héroïsme.
« Et, ma foi ! pourquoi ne pas l'avouer ? à cette pensée que les Prussiens étaient là, tout près, et qu'il allait falloir en venir aux mains, nous étions loin d'avoir une bien grande confiance en notre courage. Néanmoins, chacun fit contre mauvaise fortune bon cœur, et nous cherchâmes à nous encourager réciproquement, en faisant jouer brusquement le tonnerre de nos chassepots.
« Tout à coup, les masses ennemies parurent sur la lisière. Nous allions commencer le feu, lorsqu'un immense troupeau de moutons, conduit par les bergers, déboucha dans le champ. Bergers et moutons furent effrayés de nous voir courir sus. »
Renseignements pris, on sut que l'ennemi était à vingt kilomètres au moins et en pleine déroute.
Les bergers, dont les fermes se trouvaient aux environs, procurèrent aux mobiles du pain, du cidre et d'excellents fromages. On déjeuna sur l'herbe fort gaîment et sans se presser, pendant que le général attendait anxieusement le résultat de la reconnaissance dans les bois.
Telle fut la première expédition du 70e régiment.
Cette expédition de Brou n'avait produit aucun résultat.
Les hommes étaient accablés de fatigue, et s'endormaient dans les fossés.
Pendant un séjour qu'il fit à Autainville(1), le 27 novembre, le 70e de mobiles assista à l'exécution de trois soldats de la ligne, condamnés à mort par la cour martiale du 17e corps. Ces exemples étaient nécessaires pour le maintien de la discipline. Dans ces circonstances, **GAMBETTA** se montra plus énergique que les maréchaux de l'Empire aux armées de Metz et de Sedan, où l'indiscipline prenait des proportions effrayantes. –Les mobiles du Lot n'avaient pas encore été exposés un long temps aux obus et à la mitraille ; mais, le 2 décembre 1870, à Loigny, leur réputation de bravoure se fit en quelques heures. Chargés de soutenir l'artillerie, les trois bataillons furent admirables.
Malgré les fatigues, les privations et les misères de toutes sortes, ces mobiles conservaient un moral qui résistait aux plus dures épreuves. Dans les bivouacs, ils jouaient comme des enfants, courant, sautant, se poursuivant ; quelques-uns maniaient les cartes, d'autres racontaient d'interminables histoires. Le commandement du régiment était confié, comme nous l'avons dit précédemment, au chef de bataillon **FOUILHADE**, qui malheureusement, n'avait jamais servi dans l'armée. L'instruction et tous les détails se ressentaient de l'insuffisance du chef. Sa bravoure personnelle lui valait plus d'estime que de confiance. Ce que les compagnies de mobiles apprirent le plus vite, fut le campement. En fort peu de temps ils surent dresser les tentes, préparer les repas, établir les postes comme les vieux bataillons d'Afrique.

Dans les premiers jours du mois de décembre, il fut constaté que le 70e régiment avait perdu une grande quantité d'hommes les plus faibles n'avaient pu résister aux fatigues, les mauvais marcheurs étaient tombés aux mains des uhlans qui suivaient la colonne en marche ; mais si l'effectif ne présentait plus le beau chiffre du début, les bataillons avaient acquis une vigueur remarquable. Il ne restait désormais que des hommes robustes, pleins d'ardeur, de courage et de patriotisme.
A la bataille de Loigny(2), les mobiles du Lot étaient demeurés fermes sous les balles et les obus, mais ils n'avaient pas essayé leurs chassepots.
« Hélas ! nous n'allions pas tarder à être cruellement éprouvés par le feu de l'ennemi, le froid, la faim, la misère et la défaite. »
Le 8 décembre 1870, le 70e régiment prit une part très active à la bataille de Villorceau(3). Un nouveau chef, le lieutenant-colonel **VIGOUROUX**, arrivé dans la nuit précédente, était à la tête des

(1) Département de Loir-et-Cher, canton de Marchenoir.
(2) Département d'Eure-et-Loir, canton d'Orgères.

mobiles. Habilement dirigés, ils eurent, non seulement à combattre, mais à manœuvrer. Le temps était sombre, la neige tombait et on se trouvait tout près de l'ennemi. A peine quelques compagnies se déployaient-elles en tirailleurs, que le capitaine **de TULLES**, grièvement blessé, était emporté du champ de bataille.
« L'odeur de la poudre, les bruits du combat, le spectacle grandiose de la bataille grisent et donnent de l'entrain. Les obus passent en sifflant, mais personne ne salue. Nous ne sommes plus de jeunes soldats timides au feu, mais bien des vétérans, animés par le combat et par la haine de l'envahisseur. »

Les mobiles du Lot enlèvent le village de Layes à la baïonnette et les Prussiens qui le défendent s'enfuient de tous cotés. Le lieutenant-colonel **VIGOUROUX**, le capitaine **LALLEMAND**, le lieutenant **MAURY**, un grand nombre de mobiles sont blessés. Le général **DEFLANDRE**, très dangereusement atteint, est obligé d'abandonner son commandement. Nos jeunes soldats se retirent à Villecoulon. « Une ambulance, établie dans une ferme, regorge de blessés, nos malheureux camarades sont là, étendus sur la paille et souffrant atrocement ; quelques blessures sont horribles. Deux chirurgiens leur prodiguent leurs soins, mais, malgré leur dévouement, malgré leur diligence, ils ne peuvent suffire à leur rude besogne, et il arrive toujours de nouveaux blessés. De tous cotés, des cris de douleur : *A moi, docteur, je meurs ! ah ! ma pauvre mère ! – Mon dieu ! mon Dieu !*
« De temps en temps, l'un de ces malheureux rend le dernier soupir et il est emporté au dehors. »

Les pertes du 70e régiment s'élevaient à deux cent cinquante hommes tués, blessés ou disparus. Le lieutenant-colonel **VIGOUROUX**, l'aumônier des mobiles et un certain nombre d'entre eux, blessés, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi à la reprise de Layes.
Le lendemain, 9 décembre 1870, à huit heures du matin, le 70e eut à défendre le village d'Ourcelle. Il y perdit tune soixantaine d'hommes.
Dans son livre *La 2e armée de la Loire*, le général **CHANZY** fait reprendre à tort le village d'Origny par les troupes de la 2e division du 17e corps. Ce furent les mobiles du Lot qui accomplirent ce beau fait d'armes. Le général **CHANZY** le reconnaissait d'ailleurs dans les éditions suivantes de son ouvrage si important au point de vue historique.
« La fusillade avait cessé, nous étions entièrement maîtres d'Origny.
« Quelques mobiles s'avançaient, confiants, dans une petite rue ; en tête de ce groupe, marchaient côte à côte les deux frères **COURSE**.
« Tout à coup un Prussien, blotti dans une étable, paraît sur le seuil de la porte, couche en joue l'un des deux frères, fait feu presque bout portant et l'étend raide mort.
« On peut juger de la douleur du pauvre survivant : désolé, furieux, fou de désespoir, il se précipite sur le Prussien et lui porte plusieurs coups de sa baïonnette dans la poitrine.
« Le Prussien tombe inanimé, le sang coule à flots de ses blessures ; mais le malheureux frère a soif de vengeance ; il s'acharne sur son ennemi terrassé, le frappe encore à coups redoublés et piétine ensuite sur son cadavre[(1)]. »

III

Les mobiles du Lot firent deux cents prisonniers à Origny, dont plusieurs officiers et un chef de bataillon. Ce fut une grande joie pour ces enfants du midi qui connaissent peu les Germains. Les prisonniers appartenaient au 32e régiment d'infanterie prussienne. Ils furent entourés, questionnés et avant tout désarmés. Presque tous possédaient une provision de tabac, et des pipes en porcelaine dont les mobiles s'emparèrent. Parmi les prisonniers plusieurs pleuraient à chaudes larmes. Les mobiles s'efforçaient de leur faire comprendre qu'il ne leur serait fait aucun mal. On leur offrait à boire, mais ils refusaient en tremblant. Quelques mobiles peu discrets fouillaient les sacs des

---

(3) Département du Loiret, canton de Beaugency.
(1) Courtil, La garde mobile du Lot.

prisonniers et proclamaient à haute voix l'inventaire : chaussures d'enfant – bonnet de femme, - robes, - châles – tabliers…
Parmi les prisonniers les uns disaient : « *Nix pas Preuschien* : nous ne sommes pas des Prussiens. » Quelques mobiles, ne pouvant se faire comprendre en langue française, parlaient à ces hommes du Nord le patois du Quercy, idiome d'une singulière énergie, mais qui n'a cours que dans nos montagnes.
Le commandant **FOUILHADE**, très brave mais sans expérience militaire, eut la malheureuse pensée d'enlever le village de Villejouan. Sans avoir reçu d'ordre, il entraîna huit compagnies du 70e à l'attaque. L'ennemi était en forces, bien barricadé, et ne pouvait être délogé que par de l'artillerie. Le commandant, à cheval et précédant sa troupe, criait : *En avant ! en avant !*
FOUILHADE est atteint de deux coups de feu, l'un à la cuisse, l'autre à la poitrine. Malgré ses blessures, il s'avance toujours à la tête de ses soldats, mais ses forces le trahissent, il chancelle, lorsqu'une troisième balle le frappe à la tête et l'étend raide mort.
C'était un enfant du pays, jeune encore, de taille élevée, brave, l'œil vif, grande moustache, physionomie martiale, pétillant d'esprit, brillant causeur, aimant les aventures et ne connaissant guère les difficultés.
Au moment où **FOUILHADE** tombait, un cavalier arrivait au galop en criant : « *Allons, les mobiles, vengez votre commandant, et vive la France* ! ». Ce cavalier était le colonel américain **BURR-PORTER** qui était venu offrir ses services à la France. Depuis quelques heures il était chef d'état-major de la division, dont le commandement venait d'être confié au colonel **de JOUFFROY**.
Le colonel **BURR-PORTER** surprenait tout le monde par une brillante audace. Il galopait sous la mitraille sans la moindre émotion. Après avoir parlé aux mobiles du Lot, il se porta vers la gauche pour guider la tête de la colonne de la 3e division. Bientôt un éclat d'obus le frappa mortellement. Il expira dans la nuit. Cet étranger mourut vaillamment pour notre pays ; ne mérite-t-il pas un souvenir reconnaissant !
Le 70e régiment avait subi des pertes énormes. Ce qui restait debout gagna péniblement le village de Prenay(1). La nuit était venue. Chacun avait perdu un ami, un, camarade ; la tristesse était générale. A l'enthousiasme du matin succédaient l'abattement et la consternation.
« Dans la soirée et pendant toute la nuit, des mobiles parcoururent les ambulances pour avoir des nouvelles de leurs camarades blessés, ou chercher un ami parmi les morts.
« A la lueur vacillante d'une chandelle éclairant les pâles visages, dont quelques-uns semblaient dormir, tandis que d'autres avaient conservé, même dans la mort, une expression de colère menaçante, nos mobiles agenouillés recueillaient pieusement sur les cadavres divers objets leur ayant appartenu, précieuses reliques qu'ils devaient remettre fidèlement à leurs parents, après la campagne. »

Le corps du commandant **FOUILHADE**, transporté à Josnes, gisait dans une cour au milieu des morts. Chefs et soldats étaient confondus, comme ils l'avaient été dans la mêlée.
Le succès de la journée revenait entièrement aux mobiles du Lot qui avaient enlevé deux villages et fait deux cents prisonniers. Mais cet honneur était chèrement payé. Neuf officiers et deux cents hommes se trouvaient au nombre des morts ou des blessés.
Le colonel **de JOUFFROY**, promu général de brigade et commandant la division, rencontra le 11 décembre trois compagnies du 70e régiment qui allaient en reconnaissance. Les vêtements en lambeaux, les pieds à peine chaussés, ces braves enfants du Quercy marchaient fièrement. Le général arrêta son cheval et dit à haute voix : « Pauvres enfants, je vous plains, mais je vous admire(2). »

Le 15 décembre 1870, nos mobiles assistaient à la bataille de Vendôme.
Le général **de JOUFFROY** exécuta diverses opérations entre Vendôme et Le Mans. Ces opérations étudiées avec soin sont un témoignage éclatant de la supériorité du soldat français sur le soldat

(1) Département de Loir-et-Cher, commune de Josnes.
(2) Lettre sur la mobile du Lot, commandant GUIRAUDIES.

allemand. Dans toutes les rencontres nos mobiles attaquent franchement l'ennemi qui ne se croit en sûreté que dans les villages barricadés et derrière sa formidable artillerie. Ces jeunes gens, qui la veille cultivaient les champs, travaillaient aux ateliers, entreprenaient des carrières civiles, se précipitent la baïonnette en avant sur les vieilles bandes prussiennes et les repoussent. Mais nos plans étaient défectueux, il n'y avait pas une pensée stratégique, et tous nos efforts étaient sans résultat positif. Nos hommes faits prisonniers montraient un caractère bien autrement viril que les Allemands pris les armes à la main. Ceux-ci versaient des larmes, ceux-là étaient dignes et fiers.

A Montoire, les mobiles du Lot accomplirent un fait d'armes digne des vieilles troupes. Mais donnons la parole à un officier du régiment et n'oublions pas hommes qui se battent ainsi ont seulement quelques mois de service, et que beaucoup sont chaussés de sabots :
« L'arrière-garde prussienne vient d'entrer dans Montoire, ayant une demi-heure d'avance sur nous. La nuit qui arrive rapidement à la fin de décembre va favoriser notre attaque à la baïonnette, mais il faut se hâter, car l'ennemi, bloqué dans Montoire, pourrait trouver une issue.
« Le lieutenant-colonel **DELGAL**, le commandant **GUIRAUDIES** remettent un peu d'ordre dans les rangs, et nous reprenons notre marche. Bientôt des cris : en avant ! retentissent de toutes parts ; les officiers sont impuissants à contenir leurs hommes, et alors ce n'est plus le pas de charge, ce n'est plus le pas gymnastique, mais bien un galop effréné, une course folle.
« Les compagnies emmêlées pénètrent ainsi dans Montoire : il fait presque nuit, les maisons sont closes ; partout le silence.
« … Les habitants nous préviennent que l'ennemi occupe la place au centre de la ville. Cette nouvelle ne fait qu'enflammer les âmes. Cependant, si les Prussiens se sont barricadés sur la place, leur artillerie, enfilant la rue par laquelle nous débouchons, va faire de grands ravages dans nos rangs. Il n'importe, en *avant ! et vive la France* ! tel est le cri général.
« Les officiers, sabre ou revolver au poing, les mobiles baïonnette au canon, serrant frénétiquement leur arme offrent le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer. Ce pêle-mêle imposant, cette cohue grandiose, ces bruits confus, ces cris de guerre, le cliquetis des armes s'entrechoquant, électrisent et excitent au combat.
« *En avant ! à la baïonnette, vive la France* ! Ces cris font tressaillir les cœurs d'une façon étrange, inconnue ; l'enthousiasme est à son comble.
« Il faut être passé par là, il faut avoir ressenti ces émotions pour les comprendre.
« Les Prussiens prennent la fuite, poursuivis par le 70^{e} au-delà du Loir. Les mobiles du Lot font un grand nombre de prisonniers et enlèvent un convoi considérable qu'ils conduisent à Montoire.
« Les habitants de la ville nous donnèrent avec joie le souper que les Prussiens leur avaient fait préparer pour eux-mêmes. Pendant une partie de la nuit la petite cité fut en liesse. Quelques généreuses personnes recueillaient les blessés. Transportés à Montoire, amis et ennemis reçurent tous les soins que réclamait leur état. Un fait triste à citer, c'est que parmi les morts et les blessés, quelques habitants des villages de Troô et de Saint-Quentin, amenés comme otages, avaient été frappés par nos propres balles, les Prussiens les ayant placés aux premiers rangs pendant le combat, contrairement aux droits de la guerre qui accorde aux habitants la neutralité. »

Les otages, dont la marche était réglée par le trot des chevaux, ne pouvaient suivre longtemps, et les Prussiens les rouaient de coups. Plusieurs furent laissés pour morts. Un vieillard de Troô, voulant se sauver dans les bois, près d'Ambloy, fur arrêté et fusillé sur-le-champ[(1)].

Dans la matinée du 28 décembre 1870, le général **de JOUFFROY** vint féliciter les soldats du 70^{e} et constater les prises faites sur l'ennemi : onze chariots étaient chargés d'armes, de munitions, d'effets d'habillement ou d'équipement, de vivres, de grains réquisitionnés, etc. : deux caissons d'artillerie, un affût et une voiture de pharmacie, mieux approvisionnée en tabac et en cigares qu'en médicaments, complétaient le butin.

(1) Voir les *Souvenirs de l'invasion allemande dans les environs de Montoire*, par M. Bourgogne, curé de Villavard. (Bulletin de la société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, tome XV, page 364).

Le général **de JOUFFROY** résolut de tenter un coup de main sur Vendôme. En conséquence il demanda des renforts en infanterie et en artillerie au général **BARRY**, en cavalerie au général **MICHEL**, et le 30 il pouvait mettre en ligne 28 bataillons d'infanterie, 4 régiments de cavalerie et 34 pièces d'artillerie. L'effectif total de ces forces s'élevait à peine à 20 000 hommes.
Le 31 décembre, à sept heures du matin, tous les corps commençaient leurs mouvements sur Vendôme. A dix heures le 70e régiment de mobiles rencontra l'ennemi à la hauteur de la Boissière. Les hommes marchaient dans la neige jusqu'à mi-jambe sous une pluie de balles et d'obus.
« Le froid était vif et la faim allait bientôt se faire sentir. Le général **de JOUFFROY** envoie à tous les corps l'ordre de bivouaquer sur les positions conquises. On allume de grands feux ; étendus à l'entour de la ferme, nous gelions d'un côté et rôtissions de l'autre.
« Combien, durant cette nuit du premier de l'an, rêvèrent au pays, à leur bonne mère, aux parents, aux amis dont ils étaient cruellement séparés pour remplir un noble et grand devoir : défendre le sol sacré de la Patrie et chasser l'envahisseur !
« Mais aussi, là-bas, que de vœux pour le prompt retour durant cette même nuit ! Et ils étaient ardents, et ils étaient sincères, les vœux et les souhaits d'un père, d'une mère, d'une tendre sœur que plus d'un ne devait plus revoir. »

A deux heures du matin, le général **de JOUFFROY** ordonna la retraite. Le général en chef a écrit à ce sujet[(1)] :
« Cette démonstration sur Vendôme, faite avec beaucoup de rigueur par nos troupes, avait forcé l'ennemi à se concentrer sur ce point ; ses pertes, au dire des habitants, avaient été considérables ; les nôtres étaient moins sérieuses, grâce à l'élan de nos troupes. Nous ramenions deux cents prisonniers et cette opération prouvait aux Allemands que, malgré sa retraite sur le Mans, la 2e armée pouvait encore les inquiéter et leur tenir tête. »

Cette retraite, dans l'obscurité de la nuit, fut mal accueillie des troupes qui espéraient une victoire prochaine. On prononça le mot de trahison… Qu'on le sache bien, il n'y a pas eu de traîtres sous les drapeaux, mais parfois des faiblesses, souvent des ignorances. Pour notre propre honneur, ne prononçons jamais le mot trahison, qui nous a fait tant de mal et qui produit toujours le découragement et la démoralisation parmi les meilleures troupes.
Malgré l'insuccès de sa première tentative, le général **de JOUFFROY** n'abandonnait pas ses projets sur Vendôme. En conséquence il prescrivit des reconnaissances offensives sur tout le front en avant de sa ligne ;
Le 4 janvier 1871, le 70e régiment quitta Lunay vers dix heures du matin et se porta sur Villiers. Rejetés de leurs positions, les Prussiens s'établirent fortement dans le village de Villepou. Nos mobiles abordèrent l'ennemi au cri : à la baïonnette ! Ils faisaient une telle consommation de cartouches que l'arme blanche devenait bientôt leur dernière ressource.
Le 6 janvier une compagnie du 2e bataillon du Lot se laisse surprendre au hameau du Briard. Le capitaine **LAFOND** est frappé mortellement, le sous-lieutenant **SOUILHAC** est très grièvement blessé.
Après les combats d'Azay et de la Galette, le 70e eut la terrible journée du Gué-du-Loir. Cette journée du 6 janvier 1871 fut l'une des plus rudes de la campagne. Elle honore nos jeunes gardes mobiles. Une quinzaine de mille hommes disséminés sur un front de seize kilomètres tinrent en échec depuis le matin jusqu'à la nuit deux corps d'armée composés de troupes aguerries et munis d'une formidable artillerie.

IV

La vigueur, l'entrain, la ténacité de nos soldats furent tels que les Allemands se crurent en présence de forces bien autrement nombreuses. Voici la dépêche officielle du grand état-major allemand : Versailles, 7 janvier, nuit. Le 6, les divisions désignées pour combattre l'armée du général

(1) *Deuxième armée de la Loire*, général Chanzy, page 267.

CHANZY s'avançaient sur Vendôme et rencontrèrent deux corps d'armée ennemis en marche sur nous. Ceux-ci, après un combat très vif, furent repoussés d'Azay, et cette position, en même temps que Montoire, fut enlevée. Nos pertes sont sérieuses. Signé : **de PODBIESKI.** »

Sur le plateau de Villiers, les Allemands avaient perdu 35 officiers et 493 hommes.
Après l'affaire de Saint-Fraimbault, le 70e combat l'ennemi sur la route de Vancé. Le combat de Parigné-l'Evêque fut livré le 10 janvier 1871. Le 70e mobiles, n'ayant pas été prévenu de la marche du général **de JOUFFROY** sur le Mans, fut en quelque sorte sacrifié.
Vers la fin du combat, lorsqu'il ne restait qu'un petit nombre de mobiles dans Parigné, les Prussiens débouchant sur la route vont s'emparer de trois pièces d'artillerie, lorsque le lieutenant **LINOL** s'écrit : « *A la baïonnette ! mes enfants, suivez-moi* ; il ne sera pas dit que les Prussiens ont fait trembler les mobiles du Lot ! »

Les Allemands ne peuvent croire qu'une douzaine d'hommes aient l'audace de les arrêter et font feu à bout portant. Presque tous les mobiles sont frappés. Atteint par plusieurs balles, l'intrépide **LINOL** est tombé l'un des premiers. Mais il vit encore. Bientôt les Prussiens l'entourent. Alors, par un dernier effort, il se redresse sur son séant et saisit un pistolet attaché à sa ceinture. Il va tirer sur le groupe qui l'entoure. Vingt crosses de fusil s'abattent sur sa tête, et lorsque son corps sanglant est immobile, un soldat allemand lui arrache sa médaille militaire.
Ne rencontrant plus d'obstacle, la colonne ennemie continue sa marche en avant. Le lieutenant **de BEAUREGARD** vient d'être mortellement frappé, le capitaine **BRU** est blessé, deux canons de quatre sont déjà dépassés par l'ennemi, une troisième pièce va tomber entre ses mains ; un capitaine d'artillerie, un maréchal des logis et un mobile du Lot la défendent. Ces trois braves essuient un feu terrible.
Les Prussiens sont à vingt mètres. « *A moi les mobiles ! à l'aide ! Il n'y a donc plus de Français ici* », crie le capitaine d'artillerie. Et dans un sublime élan de bravoure il charge lui-même sa pièce avec une boîte à mitraille et la pointe sur les Prussiens. Tout à coup une violente détonation retentit dans la rue, ce coup de canon ressemble à coup de tonnerre, l'ennemi déchiré par la mitraille s'arrête pendant qu'une vingtaine de mobiles accourent au pas de course, conduits par le lieutenant **COURTIL**.
Non loin de là, le capitaine **MALADEN**, des mobiles du Lot, quoique blessé, vient en aide au lieutenant d'artillerie **DUHAMEL de la BATTELIERE,** dont les pièces sont embourbées. Les deux mitrailleuses commandées par le lieutenant **de la BATTELIERE** avaient fait un grand mal à l'infanterie ennemie, qui cherchait à les enlever. « La conduite du lieutenant d'artillerie a été admirable », disaient tous les mobiles.
A quatre heures et demie du soir les débris du 70e mobiles, ralliés par le lieutenant-colonel **DELGAL**, étaient réunis à Pontlieu. Il ne restait plus que 17 officiers et 400 soldats. En deux heures de combat le régiment avait perdu six cents hommes : parmi les officiers deux étaient tués, trois blessés et treize prisonniers ; il était donc hors d'état de continuer la campagne.
« Ce n'est que dans la soirée et même le lendemain que les malheureux tombés dans les champs couverts de neige purent être enlevés et transportés dans les maisons du voisinage, soit par les Prussiens, soit par les habitants, rentrés dans leurs demeures[1] . »

Les blessés furent admirablement soignés. L'un des officiers des mobiles du Lot, M. le capitaine **COURTIL**, a exprimé la reconnaissance de tous en écrivant : « Les blessés du 70e mobiles, recueillis par les habitants de Parigné-l'Evêque[2], reçurent jusqu'à leur guérison les soins les plus touchants et les plus dévoués. Aussi suis-je certain d'être le fidèle interprète de tous les mobiles du Lot en assurant cette généreuse population, et particulièrement **M. le docteur FOURNIER**, de toute notre admiration et de toute notre reconnaissance pour leur belle conduite envers nos blessés et les honneurs rendus à nos morts. »

---

[1] *Une commune de la Sarthe pendant l'invasion*, docteur Fournier.
[2] Bourg du département de la Sarthe, canton du Mans.

Après une journée aussi terrible, le 70e reçut pendant la nuit l'ordre d'aller défendre le village de Mulsanne menacé par l'ennemi. Le mécontentement fut à son comble, car les hommes souffraient de toute façon. Ils venaient de perdre la moitié des leurs et avaient fait trente-cinq kilomètres dans la neige.
Cependant on se mit en route. Heureusement la troupe rencontra le général **de JOUFFROY** qui suspendit la marche. Transis, affamés, ayant presque tous perdu leurs capotes et leurs couvertures dans la mêlée, les mobiles s'étendent sur les trottoirs de Pontlieu, car les habitants ont défense de loger le soldat ; la neige tombe en épais tourbillons et les plus solides peuvent à peine résister à tant d'épreuves.
Le général **de JOUFFROY** écrivit au général **CHANZY** : « 10 janvier 1871, 10 heures 45 ; ce soir, après avoir soutenu une lutte incroyable depuis le 6, après vingt-quatre heures sans manger, mes soldats, par une neige intense, couchent dans la boue sur la route de Tours. Le 70e mobiles a repris à l'ennemi trois pièces d'artillerie et deux mitrailleuses dont l'ennemi s'était un instant emparé. Je demande que ce régiment soit mis à l'ordre de l'armée ; aucune récompense n'a encore été accordée à ma division. »
Le combat désastreux de Parigné-l'Evêque avait eu lieu le 10 janvier, et le lendemain 11 nos troupes livraient la bataille du Mans. –Ce n'est pas le lieu de raconter toutes les péripéties de cette cruelle journée ; notre but actuel est seulement de faire ici la part du 70e régiment dont l'histoire est celle de beaucoup de nos mobiles.
On se bat depuis le matin. A trois heures, le grincement des mitrailleuses, le crépitement de la fusillade, les feux de pelotons et plus de cent pièces de canon tonnent à la fois, déchirent les aires et produisent un vacarme épouvantable ; les sapins broyés par les obus font entendre des craquements sinistres. De moments en moments la voix puissante des grosses pièces de marine domine tous les bruits. Le 70e, malgré ses fatigues, retrouve son énergie. A six heures du soir, le combat avait cessé et le résultat était, disait-on, en notre faveur, lorsque soudainement des cris, des clameurs confuses parviennent jusqu'aux mobiles du Lot. Les mobilisés bretons, surpris par une compagnie prussienne, viennent d'abandonner l'importante position de la Tuilerie, sur la route de Tours, et fuient épouvantés. A cette vue, la panique gagne les troupes voisines. Tout à coup les clairons sonnent la charge, et le 70e crie : *en avant !*
« Alourdis par la fatigue, affamés, transis de froid, nous reprenons nos positions, nous serrant les uns contre les autres pour nous réchauffer. La lassitude est à son comble ; quelques mobiles ne pouvant plus se soutenir s'affaissent sur les talus du chemin et tombent lourdement comme une masse inerte : d'autres se traînent à quelques pas dans le bois, et, avec la crosse de leur fusil, se creusent comme une tombe dans la neige.
« Notre plume ne saurait décrire les souffrances endurées pendant cette nuit sinistre du 11 janvier. Le froid, la faim, la neige, un ciel noir et l'ennemi qu'on sent grouiller autour de soi dans le bois : c'est lugubre[1]. »
Pendant cette nuit le général **de JOUFFROY** adressait ce billet au général **CHANZY** :
« Mes troupes n'ont ni eau, ni vivres d'aucune espèce. J'ai conservé mes positions jusqu'à la fin de la journée. Mes corps sont sur les dents, et ils n'ont pas mangé depuis quarante-huit heures ; les chevaux d'artillerie n'ont pas bu depuis plusieurs jours. »

Le 70e mobiles ne se composait plus que de 7 officiers et 200 hommes. Un bataillon de quatre compagnies fut organisé avec les derniers débris.
« Cette nuit de bivouac avait achevé de nous briser, et la souffrance, la lassitude, la tristesse, le découragement se lisaient sur tous les visages. Hâves, déguenillés, les chaussures en lambeaux, nous ressemblions à des mendiants armés. Quelques mobiles pleuraient de misère ; d'autres, devenus insensibles, avaient l'air parfaitement inconscient de ce qui se passait autour d'eux.
« A neuf heures et demie un officier d'état-major vint transmettre un ordre au lieutenant-colonel et lui dit out haut : Colonel, il faut prendre une vigoureuse offensive et vous porter immédiatement au

[1] *La garde mobile du Lot*, Courtil

château de Noyers où vous vous maintiendrez énergiquement jusqu'à nouvel ordre. Pour toute réponse, le lieutenant-colonel, nous montrant de la main, se contenta de dire : Voilà mon régiment, deux cents hommes à peine, sans vivres depuis trois jours, et incapables de se mouvoir. - Avez-vous des cartouches ? dit l'officier.
L'ordre était donné. Les mobiles du Lot poussèrent jusqu'au bout l'abnégation et le sacrifice…
Les malheureux tombèrent dans une embuscade, et comme les chassepots étaient presque tous hors d'état de faire feu, il fallut combattre à la baïonnette.
La retraite du Mans commençait. Les habitants éplorés se pressaient aux fenêtres ; pauvres gens, si bons, si patriotes, désormais à la merci d'un impitoyable ennemi !
Le 70e prit la route de Sillé-le-Guillaume. Il y avait sur cette route un encombre impossible à décrire. Charrettes, caissons, canons, fourgons du train, voitures de particuliers fuyant l'invasion, infanterie, cavalerie, le tout confondu dans une clameur immense. Ici un cuirassier démonté se traînait péniblement dans la neige, là un chasseur à pied monté sur cheval de lancier ; plus loin, des spahis en manteaux rouges groupés sur des caissons. Voilà ce que des stratégistes complaisants ont nommé une retraite et qui fut une déroute lamentable. Cependant, tout le monde était brave, dévoué. Mais les cœurs brisés ne battaient plus.
Il était huit heures du soir lorsque les mobiles du Lot s'arrêtèrent pour passer la nuit dans un village, à quatre ou cinq kilomètres de Conlie. « Ah ! que nous eussions voulu pouvoir marcher encore, marcher toujours, gagner Laval, Angers, Cahors, rentrer dans nos familles, que sais-je ? Nous étions complètement démoralisés et cette journée venait de nous achever. Le froid était vif et le repos impossible, car nous aurions été gelés. Des feux de bivouac furent allumés et nous nous groupâmes autour sans parvenir à nous réchauffer. La chaleur du feu faisait fondre la neige qui recouvrait nos vêtements ; ceux-ci s'imbibaient d'eau, sans se sécher, et dès que nous nous exposions à l'air vif du matin, ils se glaçaient de nouveau sur notre corps[1]. »
Le 13 janvier 1871, à huit heures du matin, les mobiles du Lot reprenaient leur marche, après une nuit sans repos. Ils traversèrent bientôt le bourg de Conlie[2]. Après l'avoir dépassé, ils aperçurent, à droite, le fameux camp dont on avait tant parlé. C'était une vaste redoute garnie d'embrasures non armées. Un foule considérable se pressait à l'intérieur ; des cris, des clameurs confuses parvinrent jusqu'au 70e, qui s'arrêta. Des mobilisés du camp passèrent en chantant, la plupart complètement ivres. Quelques-uns portaient des bidons d'eau-de-vie et buvaient.
Ce triste spectacle, au milieu des souffrances de ceux qui venaient de se battre, souleva l'indignation : « Un instant, nous fûmes tentés, troupes de ligne et mobiles, de tomber sur cette canaille et de la rouer de coups avec la crosse de nos fusils. Mais la raison l'emporta, et nous nous dîmes : il y a là-bas des vivres qu'on emporte, qu'on pille, qu'on détruit ; pourquoi n'en prendrions-nous pas, nous qui sommes affamés ? »
En effet, les baraques de l'administration, déjà pillées par les mobilisés, le furent par les troupes de passage. « En quelques minutes, nous fûmes abondamment pourvus, et nous sortîmes du camp de Conlie, emportant capotes, pantalons, couvertures, pain de munition, pains de sucre, lard, etc. le butin fut partagé avec les camarades restés sur la route, et la colonne reprit sa marche. »

Les 14, 15 et 16 janvier, le 70e mobiles continue sa retraite. Le 17, l'armée entière alla s'établir sur la rive droite de la Mayenne. Le 27, la réorganisation de l'armée était à peu près achevée et les opérations militaires allaient être reprises.
Mais le moral des troupes laissait beaucoup à désirer. Les soldats désiraient la fin d'une guerre qui ne donnait plus l'espoir de grandes victoires.
Les mobiles du Lot apprirent à Laval la capitulation de Paris, et le 15 mars reçurent l'ordre de se préparer au départ pour retourner au pays.

Les mobiles du Lot, pendant cette campagne, ont perdu le quart de leur effectif.

---

[1] *Garde mobile du Lot*, Courtil.
[2] Chef-lieu de canton de la Sarthe.

« Au jour de la revanche nationale, les enfants du Lot, s'inspirant du patriotisme de leurs aînés, sauront marcher sur leurs traces. Dormez en paix, vous qui êtes tombés glorieusement dans les combats, nous nous souviendrons toujours de vous. »

Peu de récompenses ont été accordées au 70e régiment. Le lieutenant-colonel, officier de la Légion d'honneur. Chevaliers : **GUIRAUDIES**, chef de bataillon ; **de TULLES,** capitaine, blessé ; **BOUYGUES** aîné, lieutenant, blessé ; **VERGNES**, capitaine ; **d'ADHEMARD**, lieutenant ; **VIGOUROUX**, lieutenant-colonel, blessé ; **de CARDAILHAC,** capitaine, blessé ; **BOUYGUES** jeune, sous-lieutenant, blessé ; **DEVIC**, capitaine ; **MAURY**, capitaine ; **ROUGIE**, sous-lieutenant, amputé ; **MALADEN**, capitaine, a repris à l'ennemi une pièce de canon ; **LALLEMAND** (**René**), capitaine, blessé. Des médailles militaires ont, en outre, été accordées aux sous-officiers **DAYMA**, **VIGIE, BALDY**, et aux gardes mobiles **DERRUPE, BELDIO (Pierre), FILHOL (Pierre)** et **PICOUL (Pierre).**

Ont été cités à l'ordre du jour pendant la campagne : **DELGAL**, lieutenant-colonel ; **GUIRAUDIES** et **PEEHVERTY**, chefs de bataillon ; les capitaines **ARNAL, AUSSET, BOYER, LAMLY de CARDAILHAC, CAUSSE, COURTIL, DEVIE, DUNOYER, LALLEMAND, LATAPIE, MALADEN, MAURY, MENAUGE, MIFFRE, RAMBOUZE** ; les lieutenants **GARDOT** et **MARTINE** ; enfin, le sous-lieutenant **LAGARRIGUE.**

Après ces récits, l'éloge de la mobile du lot serait inutile. Si chacun eût fait son devoir comme les enfants du Quercy, la France n'aurait pas subi le joug de l'étranger.

****

Ancestrami